

Chers amis de la grande région Centre - Auvergne - Limousin

Pour faire davantage connaissance, je vous livre ici - rédigé sous la plume d'Yves Guiheneuf, adhérent du MoDem d'Indre-et-Loire – quelques-uns de mes souvenirs d'enfance et un aperçu de ce que je vis au Parlement européen. Je vous parle aussi des principaux sujets qui me tiennent à cœur dans cette Europe en construction.

J'espère ainsi être plus proche de vous tous que je souhaite représenter à Strasbourg et à Bruxelles.

Jean-Marie Beaupuy



Table des matières

Enfance :

I - Piqûres aux Pets-de-Groles.....	p 1
II- La pêche aux engins.....	p 2
III- Le célèbre Toto.....	p 3

Vie professionnelle :

IV - « Ça sonne, ça sonne, mais personne ne répond ! ».....	p 3
---	-----

Europe :

V - « Ça grouillait de toutes parts et dans toutes les langues ! ».....	p 4
Mon action au Parlement Européen : VI - Quatre Européens sur cinq.....	p 4
VII - « Bling bling ».....	p 6
VIII - Notre avenir.....	p 6

I - Piqûres aux Pets-de-Groles

Les abeilles furieuses tourbillonnaient autour de moi. Une ruche entière - vingt ou trente mille insectes - vrombissait de colère ! Sans demander mon reste, je pris mes jambes à mon cou.

J'avais 14 ans et nous étions au mois d'avril sur les coteaux de la Vienne, aux Pets-de-Groles exactement, près de Tavant. Au loin, j'apercevais le château de Chinon ; les arbres se couvraient de ce vert tendre si particulier au printemps. C'était en Touraine, le pays où j'ai vécu mon enfance et où je reviens dès que je le peux.

Cet après-midi-là, j'avais prévu de retrouver mes copains, mais mon père avait besoin de moi pour déplacer une ruche et j'avais dû obtempérer. Pendant que nous transportions la ruche, pensant plus à mes copains qu'aux abeilles, je m'étais fait piquer et avais tout laissé tomber par terre. Et maintenant le résultat était là : la ruche gisait au beau milieu du chemin, entourée d'une multitude d'abeilles furieuses ! Je n'étais vraiment pas fier de moi !

Un autre jour, quand mon père me demanda de nouveau de l'aide pour déplacer ses ruches, je m'équipai soigneusement pour éviter un nouvel incident. J'enfilai notamment un masque à abeilles : une sorte de voile qui s'attache au chapeau et protège la tête et le cou.

Tout se passa bien la majeure partie du trajet.

— Nous sommes bientôt arrivés, me dit mon père.

Soudain, j'entendis un ronflement suspect tout près de mon oreille. Puis, je sentis des petites pattes qui se promenaient sur mon front. Une abeille s'était glissée sous le masque ! Je décidai de ne rien dire à mon père et de continuer jusqu'au bout. Cette fois-ci, je ne lâcherai pas !

L'abeille, elle, continuait à parcourir mon front. Puis elle passa sur mon nez. En louchant affreusement, je vis son corps noir et jaune. Au bout de son abdomen, je crus même deviner son dard qui dépassait !

L'abeille revint vers mon front en marchant sur mon nez. Pour ne plus la voir, je fermai les yeux. De toutes façons, nous étions sur un terrain plat, et je n'avais pas besoin de regarder pour savoir où poser les pieds.

— C'est presque fini, dit mon père.

Emprisonné sous mon voile avec mon abeille, j'osai à peine respirer et serrai les lèvres de toutes mes forces. Tout à coup, je sentis l'insecte sur ma paupière droite. Instinctivement, je clignai de l'œil. Aussitôt, l'abeille me piqua violemment !

Je tressaillis mais ne lâchai pas la ruche.

Quelques instants plus tard, nous étions arrivés. J'enlevai mon masque à abeilles et expliquai fièrement à mon père ce qui s'était passé. J'avais tenu bon !

Néanmoins, une heure plus tard, j'arborais un magnifique coquard violacé et je pouvais à peine ouvrir l'œil.

« Il n'y a pas d'autres victoires que celles que l'on peut remporter sur soi-même, que ce soit face à une abeille ou sur un champ de bataille » dit mon père sentencieusement. J'avoue qu'à 14 ans, son discours me laissa un peu sceptique !

II - La pêche aux engins

La pêche était l'un de mes grands passe-temps. Dans la Vienne, on pêche bien sûr à la ligne, mais également aux engins, c'est à dire des nasses ou des filets. Moi, j'utilisais principalement des nasses en osier de 1 mètre 50 de long que je laissais couler au fond de l'eau et que je venais régulièrement relever en barque.

Je me souviens d'une partie de pêche mémorable avec mon copain Robert.

Nous étions partis relever la nasse. Il pleuvait et il ventait. Nous avions froid. La Vienne formait des vagues boueuses qui faisaient tanguer la barque. De temps à autre, un coup de rame maladroit soulevait des embruns que le vent rabattait sur nous :

— Fais donc attention ! criai-je à Robert qui ramait.

— Et toi, dépêche-toi de trouver ta nasse ! me répliqua-t-il.

C'était moi en effet qui cherchais la nasse avec un bâton terminé par un crochet, et depuis une heure, je m'escrimais sans succès. Le niveau de la Vienne avait bien monté avec les pluies, et la nasse avait dû être déplacée par le courant. Or je tenais particulièrement à retrouver la nasse car j'y avais mis en guise d'appât, un mâle lamproie dont j'espérais beaucoup. Il faut en effet savoir qu'en période de frai, les femelles lamproie se regroupent autour de certains mâles. J'avais le pressentiment que ce mâle vigoureux, à la belle robe brune, devait être de ceux-là.

— J'ai vraiment trop froid, on rentre ! dit Robert.

Il n'avait pas tort, nous étions glacés par le vent soufflant sur nos vêtements mouillés. J'avais la chair de poule. En plus il faisait de plus en plus sombre. La nuit allait tomber et je perdrai tous mes repères pour retrouver la nasse.

— Encore trois essais, et on arrête, dis-je à Robert.

— D'accord, puisque de toutes façons tu ne seras pas satisfait tant qu'on ne sera pas trempés jusqu'aux os, fit-il d'un ton las.

A la première tentative, le crochet ne ramena strictement rien. A la seconde, il y avait quelques herbes prises dedans. Quand je plongeai le crochet pour la dernière fois, je me dis que sauf miracle, nous allions rentrer bredouille. Je sondai soigneusement le fond de la rivière : que de la vase ! Nous étions mouillés de la tête au pied et avions perdu tout ce temps en vain ! Et puis, juste au moment où j'allais abandonner, je sentis quelque chose qui résistait. Plein d'espoir, je tirai plus fort et cela tint : ce n'était pas une racine, mais le fil de fer qui tenait la nasse.

— J'ai trouvé ! J'avais raison d'insister ! lançai-je à Robert.

— Tu vas voir, la nasse sera vide, et nous aurons fait tout ça pour rien ! répliqua-t-il acerbe.

— Tu n'es qu'un défaitiste : je sens que ça bouge à l'intérieur, dis-je en commençant à hisser la nasse. Et pour mieux voir ce qui remontait des eaux sombres, je me penchai en avant.

A ce moment, une vague particulièrement forte survint... et me fit tomber dans l'eau.

C'était la première fois que pareille mésaventure m'arrivait, j'étais furieux. Robert, lui n'en pouvait plus de rire.

Je remontai à bord, dégoulinant de toutes parts, sous les moqueries de mon camarade. Sans rien dire, je repris mon crochet, retrouvai la nasse et recommençai à la tirer : elle n'était pas vide, j'en étais sûr !

Bientôt les premières mailles d'osier apparurent. Je distinguai dans l'eau une masse marron emprisonnée dans l'engin. Pas de doute, nous avons du poisson, et ça pesait lourd !

— Si ça se trouve, c'est un gros morceau de bois tout tordu qui s'est accroché à la nasse ! lança Robert persifleur.

Je ne l'écoutai pas et dans un dernier effort, j'achevai de hisser la nasse à bord. Elle dégorgeait de lamproies ! Les femelles s'étaient agglutinées autour de mon mâle. 34 lamproies en tout : la plus belle pêche de toute ma vie !

Triomphant comme le gamin que j'étais, je regardais Robert, qui cette fois ne trouva rien à redire !

III - Le célèbre Toto

J'aurais bien d'autres souvenirs à raconter : l'entretien des vignes, les vendanges,... mais je me limiterai au sport qui a enthousiasmé ma jeunesse : le rugby. Je jouais deuxième ligne, et je ne comptais plus les bleus et les foulures. Néanmoins, ce qui dominait le tout, c'était la joie de jouer ensemble, de former une équipe avec mes copains.

Notre entraîneur s'appelait Raymond Bourdon, mais entre nous, nous l'avions surnommé Toto. Il avait la particularité d'être à la fois notre entraîneur et notre professeur de mathématiques au collège. Pendant la journée, il nous expliquait avec le plus grand sérieux les équations, les racines carrées et le théorème de Pythagore. Mais dès que la cloche sonnait la fin des cours, il se précipitait comme un gosse jusqu'au stade pour taper dans la balle.

De temps en temps, en cours, sa passion lui échappait, et parlant d'une figure géométrique, il ne pouvait s'empêcher de faire remarquer quelle était ovale comme un ballon de rugby.

Toujours enthousiaste à près de 60 ans, il ne cessait de nous encourager pendant les matchs de sa voix rocailleuse : « Allez, les gars en avant, on y croit ! Ce coup-ci, il faut marquer ! »

Cet homme était un tel monument du rugby local qu'aujourd'hui le stade de Chinon porte son nom : stade Raymond Bourdon. Comme me l'a dit récemment Robert toujours moqueur : « Maintenant notre Toto est célèbre ! »

IV - « Ça sonne, ça sonne, mais personne ne répond ! »

Faute de place, je ne détaillerai pas ici ma vie professionnelle. Qu'il me soit juste permis de dire que j'ai créé une entreprise et l'ai dirigée pendant trente ans. Nous étions spécialisés dans le conseil aux entreprises, pour leur apprendre à mieux gérer ce que l'on nomme « les Ressources humaines » et que pour ma part j'ai toujours appelé : « les hommes et les femmes qui travaillent dans l'entreprise. »

Cette activité me plongeait au cœur de l'humain. Trop souvent on oublie que ce qui fait la performance d'une entreprise, ce ne sont pas ses bilans comptables ou ses machines, mais la motivation des salariés et l'exemple que leur donnent leurs responsables.

Sur ce dernier point, je me souviens d'un chef d'entreprise qui me fit venir pour un problème insoluble. En dépit de ses efforts, ses clients se plaignaient d'avoir les plus grandes difficultés à joindre son entreprise au téléphone.

— Je n'y comprends rien, M. Beaupuy, j'ai fait expertiser la ligne téléphonique, j'ai acheté un standard ultraperformant, j'ai fait former mes employés par des intervenants reconnus, et j'ai même investi dans des séances de coach pour mes cadres. Mais, ça n'a rien donné ! Mes clients se plaignent toujours : ça sonne, ça sonne, mais personne ne répond ! Je n'y comprends rien !

— Et vous, demandai-je, comment faites-vous quand le téléphone de votre bureau sonne ?

— Je regarde le nom qui s'affiche et je vois si j'ai envie de décrocher ou pas.

— Eh bien, cher monsieur, lui dis-je avec un grand sourire, vos employés suivent votre exemple : ils répondent au téléphone en fonction de leur envie.

— Ah, vous croyez ? fit-il éberlué.

Dès lors, il changea complètement de façon d’agir et répondit au téléphone à la première sonnerie. Il fut ainsi beaucoup plus crédible auprès de ses salariés pour qu’ils fassent de même, et ses clients eurent beaucoup moins à attendre.

Si tu veux diriger tes semblables, apprends d’abord à te gouverner toi-même, dit un proverbe.

V - « Ça grouillait de toutes parts et dans toutes les langues ! »

Bien des années s’étaient écoulées depuis les parties de pêches et les matchs de rugby de mon enfance, nous étions le 22 juin 2004, premier jour de mon arrivée au Parlement européen. J’étais l’un des 732 représentants de toute l’Europe qui ce matin-là étaient promenés de bureau en bureau au sein de l’administration strasbourgeoise. Ici, on vous établissait un badge, là une carte d’élu, plus loin on s’occupait de votre sécurité sociale, ailleurs on vous donnait les clés de votre bureau.

Il y avait là des Polonais, des Hongrois, des Norvégiens, des Belges, des Britanniques, des Allemands,... une vraie tour de Babel ! Nous faisons la queue tous ensemble. Cela durait assez longtemps à chaque bureau. Du coup, mes compagnons piaffaient en bulgare, en tchèque, en grec, en hollandais ou en espagnol, sans oublier le danois, le finnois ou le slovaque. Comme me le dit un de mes amis plus tard : « Ça grouillait de toutes parts et dans toutes les langues ! »

Dans cet ensemble disparate de peuples et de parlers nationaux, une seule langue faisait l’unanimité : l’anglais. Quant au français, je fus dépité de découvrir qu’en dehors des Députés belges wallons qui y sont aussi farouchement attachés que nous, il n’y avait guère que nos amis Polonais pour le parler.

Le moment le plus émouvant de ces premiers jours fut la session inaugurale, le 20 juillet 2004.

Quand je pénétrai pour la première fois dans le grand hémicycle de 15 mètres de haut, aux murs blancs et aux sièges bleu turquoise, je ressentis une profonde émotion. Siéger au Parlement européen était à mes yeux participer à une entreprise unique dans l’Histoire.

En effet, jusqu’à la création de l’Europe en 1957, jamais il n’était arrivé dans le parcours chaotique des hommes que des peuples choisissent librement de s’unir les uns avec les autres. Partout et toujours, les extensions de territoire se sont accomplies par la force et la violence : Rome a fait la guerre d’un bout à l’autre de son histoire, les Rois de jadis ou Napoléon n’ont agrandi la France que les armes à la main.

Au contraire, avec la construction européenne, nous avons choisi de nous unir pour éviter la guerre. C’est en effet à la suite des horreurs des Première et Seconde guerres mondiales, qu’une poignée d’hommes a compris que pour sortir des affrontements meurtriers entre nations européennes, il fallait les rassembler. Et nous pouvons être fiers que dans cette poignée d’humains qui voulurent ce grand projet, deux des plus éminents furent des Français : Robert Schuman et Jean Monnet.

Ce jour-là donc, en entrant dans l’hémicycle du Parlement européen, je pensais à cette grande entreprise à laquelle j’allais participer et je songeais aussi à mon grand-père, Julien Beaupuy, tombé aux premiers jours de la guerre de 14-18. Combien de fois, durant les 11 novembre de mon enfance, n’avais-je pas lu son nom gravé sur le monument aux morts de Tavant : J. BEAUPUY (tombé le 12 septembre 1914 en Champagne).

Oui, bien souvent quand je parle de l’Europe, je ne peux m’empêcher de me souvenir qu’elle existe d’abord pour que plus jamais des jeunes hommes de 20 et quelques années meurent dans des tranchées ou fauchés par la mitraille.

VI - Quatre Européens sur cinq

Ayant grandi dans un petit village, je me suis toujours préoccupé du monde rural. Le lieu de mon enfance me suit partout. Que je dorme à Strasbourg ou à Bruxelles, que j’aie représenté l’Europe aux Açores, au bord de la Méditerranée ou sur les rives glaciales de la mer Baltique, je demeure ce Français qui vient de Tavant en Touraine. Comment ne me soucierais-je pas de ces zones rurales où la population vieillit, où les activités sont en déclin et dont les services publics se retirent, sans parler de la difficulté de plus en plus grande à s’y faire soigner ?

Je voulais agir pour ce monde rural qui me tient tant à cœur, voilà pourquoi, je me suis porté volontaire pour participer à la commission Développement Régional du Parlement européen. Là, j'ai pu soutenir de nombreux projets en faveur de nos campagnes.

Cependant, il m'apparaissait que l'on ne pouvait se soucier des territoires ruraux indépendamment des villes. De nos jours, les zones rurales et urbaines s'interpénètrent. Par exemple, nombre de nos concitoyens habitent la campagne mais vont travailler à la ville.

Quatre Européens sur cinq habitent dans les villes, mais quand je suis arrivé au Parlement européen, il y a cinq ans, aucune politique à la hauteur de l'enjeu n'existait sur ce sujet.

Pourtant, que l'on vive à Paris, Londres, Rome, Tours, Orléans, Clermont-Ferrand ou Limoges, les problèmes de pollution automobile, d'insuffisance des transports en commun, de prix de l'immobilier ou de l'incivilité des bandes se posent avec la même âpreté.

Sait-on en France que dans la banlieue sud de Londres, les Britanniques ont construit un lotissement à basses émissions de carbone ? Ils récupèrent l'eau de pluie, la chaleur des conduits de cheminée, etc. Le coût de chauffage y est réduit de 90% et les déchets de 75%. Sait-on aussi qu'au Danemark, on met en chantier des HLM conçus dans le même esprit ?¹

Ce que d'autres réussissent, pourquoi des Français ne l'entreprendraient-ils pas eux aussi ?

J'étais convaincu qu'il fallait travailler à l'échelle de l'Europe pour que nous puissions nous approprier « les solutions qui marchent ailleurs. »²

Or, en 2004, les villes étaient les grandes oubliées des préoccupations de l'Europe, alors que dans bien d'autres domaines, elle avait su agir depuis longtemps. Ainsi la politique agricole commune existe depuis 1962, l'Ecu – l'ancêtre de l'Euro – fut mis en place en 1979. Et la Cour de justice des communautés européennes date des années 1950.

Le jeudi 13 octobre 2005, je pris donc la parole au Parlement européen pour présenter mon projet. J'exposai qu'il fallait désormais prendre en compte la dimension urbaine en Europe. A l'issue de mon intervention, une majorité écrasante de 95 % approuva mes propositions. J'eus aussi le rare honneur de voir, Danuta Hübner, la Commissaire européenne en charge de la Politique régionale, se lever et traverser l'hémicycle pour venir me féliciter publiquement.

Depuis ce vote important :

- L'Europe investit de l'argent - et même beaucoup d'argent - dans la politique urbaine.
- Les Ministres de la Ville des différents pays membres - actuellement Fadela Amara pour la France - se réunissent régulièrement pour travailler sur le sujet.
- Au sein du Parlement européen, l'intergroupe³ *Urban Logement* fut créé autour de cette problématique des villes. J'en fus élu Président, et surtout, il devint rapidement l'un des plus puissants intergroupes européens de par son nombre de Députés et le dynamisme de ses propositions. Nous venons par exemple d'obtenir que l'Europe s'engage à hauteur de 8 Milliards d'Euros pour l'amélioration des logements sociaux.

Comme me l'a dit un ami, membre lui aussi de l'intergroupe : « Nous travaillons pour l'avenir. Si dans quelques années, l'air de nos villes est moins pollué, si on y circule mieux en transport en commun, si on y respecte davantage l'environnement et s'il y fait mieux vivre ; et si d'autre part nos territoires ruraux sont plus reconnus, mieux pris en compte, et que là aussi, la qualité de vie s'est améliorée ; alors nous aurons fait notre travail. »

¹ Pour plus d'informations, je renvoie à mon livre *Bâtir des villes durables*, éditions Yves Michel

² Dans cette même intention, j'ai été récemment à l'origine d'un *Erasmus des élus locaux* qui va se mettre en place dans quelques mois et suscite déjà beaucoup d'intérêt.

³ Un intergroupe est composé d'un certain nombre de Députés européens de différentes tendances qui choisissent de travailler ensemble sur un sujet donné. Il existe par exemple un intergroupe sur le vin, sur les PME, etc.

VII - « Bling bling »

Etre Député européen m'a confronté à la diversité des comportements sur notre continent.

Les Européens du nord m'ont particulièrement marqué. A la fois parce qu'ils poussent sans cesse les autres pays de l'Union à s'améliorer en matière d'égalité hommes – femmes, et à la fois par la façon modeste dont ils conçoivent la vie publique.

En France, quand un Ministre se déplace en Province, il est entouré de plusieurs dizaines d'agents de sécurité, on bloque l'accès aux rues environnantes et l'on voit des véhicules de police gyrophares allumés à tous les croisements de route. Bien évidemment, nos Ministres utilisent aussi les avions spéciaux du gouvernement.

Au contraire, la première fois que je vis le Premier ministre finlandais, il voyageait comme moi dans un avion de ligne et n'était escorté en tout et pour tout que par son secrétaire...

J'aime cette simplicité des Européens du nord. Ils savent bien que pour être Ministre, ils n'en sont pas moins hommes. Chez eux, le bling bling n'est pas de mise.

VIII - Notre avenir

Aujourd'hui, dans beaucoup de domaines, la France ne peut plus agir sans l'Europe. Notre pays n'est plus en capacité de faire face seul aux défis du monde. Il faut disposer d'une taille et d'une puissance suffisantes pour défendre notre commerce face aux Etats-Unis, notre savoir-faire et notre technologie contre les pays qui voudraient les copier sans vergogne. D'autre part, il faut aussi pouvoir s'affirmer face aux grandes puissances en devenir, comme l'Inde et la Chine.

La France ne peut pas non plus régler à elle seule les déséquilibres économiques nord-sud, et en particulier la pauvreté de l'Afrique qui précipite chaque année des milliers de réfugiés sur nos côtes. Oui, pour relever tous ces défis, nous avons besoin de l'Europe.

Nous avons aussi besoin d'Europe pour faire vivre notre économie.

Aujourd'hui, de nombreuses personnes sont inquiètes. La crise financière de l'automne dernier a créé un choc dévastateur sur de nombreuses entreprises et donc sur bien des salariés.

Néanmoins l'Europe nous a protégés du pire. Le cas de l'Islande, hier prospère, aujourd'hui en cessation de paiement, est révélateur de ce qui nous serait arrivé sans l'Europe.

Bien évidemment, cela ne suffit pas. Nous devons continuer à trouver des solutions pour développer l'innovation, soutenir les entreprises et aider ceux d'entre nous qui sont frappés par la crise. Dans les difficultés actuelles, nous ne devons surtout pas mettre entre parenthèses la dimension sociale de l'Europe.

Nous avons enfin besoin d'Europe pour agir pour la sauvegarde de la planète.

L'Europe est le premier producteur mondial d'électricité verte. En avance sur le reste de la planète, elle a décidé de réduire toujours plus les émissions de gaz à effets de serre. Elle a aussi mis en place les directives Seveso pour réduire le risque chimique et promeut activement les nouvelles technologies vertes.

Personnellement, parmi mes diverses interventions dans le domaine du Développement Durable, je suis particulièrement satisfait d'avoir contribué au renforcement de la législation sur les pesticides, tous ces produits qu'on a trop longtemps laissé se répandre dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons et dans nos assiettes. Désormais, leurs effets sur les hommes devront être davantage pris en compte, mais aussi les dégâts qu'ils causent sur les animaux et notamment sur quelques-uns des plus fragiles d'entre eux : les abeilles. Je retrouve ainsi les insectes de mon enfance auxquels mon père tenait tant.

Oui, l'Europe est précieuse, qu'elle s'occupe des grands enjeux du monde, d'économie ou de sauvegarde de la planète. Elle est notre avenir.